

LES GAÏETÉS DU CONSERVATOIRE (*)

Dans l'admirable classe de piano du célèbre professeur Marmontel, classe à laquelle j'ai eu l'honneur d'appartenir, l'usage était, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres, de se réunir pour lui offrir, à l'époque du jour de l'an, un petit témoignage de reconnaissance.



En 1859, si j'ai bonne mémoire, la mère d'un des plus anciens élèves, Mme B..., connaissant un bijoutier dont elle pouvait nous obtenir une remise, ce qui n'est jamais à dédaigner, on fit choix d'une clef de sol en diamants, montée en épingle de cravate. Ce n'était peut-être pas d'un goût exquis, mais enfin... c'est de l'histoire.

Le consciencieux bijoutier tenait à nous en donner pour notre argent, et il ne parvenait pas à faire entrer dans la composition de la clef assez de pierres pour parfaire la somme disponible. Un élève ingénieux proposa alors de mettre la clef sur une portée en poussière de diamant. Cette idée d'un tour si artistique fut adoptée à l'unanimité sans discussion.

Maïs, ô surprise ! il nous restait encore de l'argent, notre collecte était vainement inépuisable.

Alors, le bijoutier offrit, quoiqu'il y perdit un peu, de placer sur la portée un assez gros diamant figurant une note.

La classe ne se tenait plus de joie, on exultait ; ce serait magnifique !

Toutefois une discussion assez aigre s'éleva pour le choix de la note ; plusieurs auraient voulu un *sol*, puisque la clef était de *sol* ; mais le bijoutier trouvait que cela s'arrangeait mal pour la monture, que c'était trop bas, pas gracieux. Il avait été si aimable qu'on ne voulut pas le désobliger, on se décida pour un *la*, le *la* du diapason.

C'est alors que je pris à part Mme B... pour la sup-



plier de retourner voir le joaillier afin de s'assurer

(*) Extrait des *Gaïetés du Conservatoire* ; Ch. Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, Paris.

qu'il mettrait bien exactement le *la* du diapason normal et non pas un *la* quelconque, un *la* vulgaire ; sans cela, lui disais-je, ce sera ridicule. La pauvre bonne dame, qui était asthmatique et demeurait aux Ternes, fit pour la troisième fois de la journée la course de la place des Vosges au Marais, et revint essoufflée nous assurer que c'était bien compris.

(Si elle est encore de ce monde, qu'elle me permette de lui adresser ici solennellement mes plus humbles excuses pour cette méchante espièglerie.)

Le jour où le merveilleux bijou fut livré, nous nous aperçûmes avec stupéfaction qu'on avait placé le fameux *la* au beau milieu de la portée, sur la ligne du si.

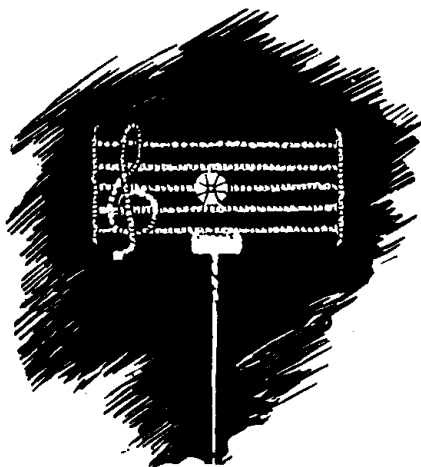
Le digne bijoutier s'était documenté auprès d'un flûtiste de ses amis, et avait cru comprendre que le diapason normal était un peu *plus haut* que celui de l'Opéra ; il était tout fier d'avoir fait ainsi preuve d'érudition.

Quand venait chaque année l'époque des concours, l'excellent père Marmontel réunissait ses élèves chez lui presque tous les soirs, en dehors des classes et des leçons, pour leur faire répéter leur morceau de concours devant un auditoire d'abord restreint, puis de plus en plus nombreux, afin de les aguerrir et les habituer au public. Merveilleux procédé d'entraînement.

Comme c'était toujours au mois de juillet et qu'il faisait déjà suffisamment chaud, on n'allumait que des bougies. Il suffisait d'arriver une demi-heure à l'avance pour produire un effet très divertissant : avec une épingle à cheveux et un peu de soin, on perçait, vers le milieu de chaque bougie, un petit trou allant jusqu'à la mèche, et on y introduisant adroitement une goutte d'eau. (Quand on n'avait pas d'eau sous la main on trouvait toujours de la salive.)

Alors qu'arrivait-il ?

Il arrivait qu'à huit heures et demie le domestique, Louis, allumait les bougies, puis l'audition commençait ; vers le quatrième ou cinquième élève, une des bougies faisait : *tuff, tuff, tuff...* et s'éteignait ; deux minutes après, une deuxième bougie : *tuff, tuff, tuff...*



et s'éteignait aussi ; puis trois, puis quatre, puis toutes les bougies faisaient de même, et l'audition était interrompue...

On appelait Louis, qui essayait de rallumer les bougies, n'y parvenait pas, et les remplaçait par des neuves ; les invités s'offraient pour aider, montaient sur les chaises, enfin c'était très gai, très mouvementé, on ne s'embêtait pas.

Ça, c'est moi qui l'avais inventé.

(N. B.—Les bougies ne s'éteignant que lorsque la cire était fondue jusqu'à la hauteur du trou, il ne restait aucune trace du mode opératoire, et le truc ne fut jamais découvert.)

ALBERT LAVIGNAC

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris.—Spécimen gratuit sur demande.

En ce moment, la question du corset passionne toutes les femmes. Il n'est plus question de faire taille fine, mais simplement d'éviter la cambrure de la taille

devant. Pour ceci, le busc droit s'impose, assez fort et passé dans un corset dont les parties de devant n'ont aucune couture ceinturée. Pour les femmes minces cela va fort bien. Il n'en est pas de même des autres, qui sont obligées d'employer divers moyens pour arriver à loger la graisse qu'elles ont en trop. Nous n'avons pas à parler ici de ces subterfuges, quoique nous devions convenir cependant que les corsets droits se prêtent d'une façon merveilleuse à dissimuler l'embonpoint.

Nous commençons le printemps avec les robes de drap perforé et toutes les guipures de drap. Quoique l'industrie moderne fasse tous les jours des progrès étonnants et livre au commerce les plus jolies étoffes du monde, la mode préfère à toutes les nouveautés les étoffes unies. Le drap ajouré est donc employé pour les robes un peu habillées et la serge et les tissus anglais (ou portant des noms anglais) pour le complet tailleur, avec lequel les élégantes sont si complètement familiarisées qu'il leur est impossible de s'en passer. Nous avons tellement parlé précédemment de ces complets tailleurs, que nous hésitons vraiment à recommencer ces redites. Nous n'avons que deux ou trois observations à noter pour que nos gracieuses lectrices soient tout à fait renseignées. D'abord nous ferons remarquer que la jaquette cette saison se porte un peu plus longue que l'année dernière, sans dépasser les hanches cependant. Plus, la forme droite se fait moins.

On cambre volontiers les coutures et on ajuste les devants à demi par deux pinces, une de chaque côté. Ceci n'est pas facile à bien réussir et l'art du tailleur ne suffit pas toujours. Il a besoin d'être aidé par une couturière, de telle sorte qu'un complet ne va réellement bien que s'il est essayé par une couturière et cousu et repassé par un tailleur. Comme la blouse se porte beaucoup moins, on met sous la jaquette de petites chemises d'homme à plis, en toile ou baptiste blanche ou de couleur, à col rabattu. Ces chemises, très gentilles lorsqu'on entr'ouvre la jaquette, n'offrent pas les avantages de la blouse qui permettait d'enlever complètement le vêtement. Plus d'une parmi nous ne renoncera pas volontiers à la blouse de foulard ou de Liberty à cause de sa commodité.

On revoit pour la saison nouvelle, nombre de petits paletots de fantaisie, en soie noire ou en soie de couleur brodés de jais ou garnis de ces découpures de velours, si élégantes sur les robes, qu'il semble qu'on ne puisse s'en passer. On fait aussi de petits vêtements ressemblant un peu à des visites qui se recouvrent de rangs de frange souple, retombant les uns sur les autres. Ceci est nouveau et habille fort bien dans la note moderne, très collante et très dégagée. On porte toujours des collets cependant et les garnitures en ruches et petits rubans continuent à embellir nos toilettes. Comme nouveautés en chapeau, signalons la forme Directoire, encore si nouvelle qu'il n'y a que quelques grandes élégantes qui l'aient portée. Cette forme va bien avec notre coiffure mousseuse, qui remplit de façon charmante la passe en auréole.

A Paris, on danse, on dîne et on soupe après le bal. La robe de drap se porte le soir. Elle a droit de cité dans les salons les plus élégants et se pose même, en tunique, sur des jupes de dessous, recouvertes de mousseline de soie. Comme gants, on ne porte que des gants blancs, mais d'un blanc éteint nuance mastic. Le suède mastic a surtout du succès. Les bas sont assortis à la teinte foncée de la toilette et même aux garnitures. Par exemple : avec une robe blanche, garnie de rubans ou de velours mapve, on prendra des bas de soie et des souliers de la couleur des garnitures. Avec une robe toute blanche, en revanche, les bas et les souliers blancs s'imposent. Avec les toilettes noires seulement il est encore permis de prendre bas et soulier noirs. Du reste, les bas noirs se portent beaucoup moins et les hommes eux-mêmes sont revenus aux chaussettes écrues à baguettes de soie de couleur. Ils ne portent plus la chaussette noire qu'en soie et avec l'escarpin vernis. Les bals et les soirées ne finissant qu'au mois de Juin, nous croyons indispensable de donner ces petits renseignements. Autres choses rela-

BLANCHE DE GÉRY